

CORRESPONDANCE.

POUR L'IMPARTIAL.

A "CIVIS" DE LA MINERVE.

Hé quoi! mon cher monsieur, le chef d'œuvre dont vous venez d'enrichir la littérature du pays, est le fruit de 15 jours d'élucubration? après vous être frotté le cervau pendant un demi mois, vous n'avez pu enfanter que ce tas de phrases décousues que vous regardez probablement comme un chef-d'œuvre, mais qui ne sera pas baptisé ainsi par le public.

En vérité, j'espérais tout autre chose du fruit de vos longues veilles et comme le front de Jupiter enfanta Minerve, je comptais que de votre cervelle, il sortirait un prodige digne d'Apollon. Je me félicitait même de ce que vous mettiez si longtemps à fabriquer cette merveille, comptant bien en tirer parti, comme le reste du monde, pour ma propre instruction: Quel fut mon désappointement quand, à la lecture de votre factum, je m'aperçus que vous aviez passé tout le tems à chasser à l'esprit et que toujours vous aviez manqué le gibier! vous ne le croyez pas; Vous pensez même pouvoir vous reposer sur vos lauriers, avoir établi votre réputation d'homme d'esprit parceque vous avez imaginé quelques mauvaises plaisanteries qui ne feront rire que vous. Par exemple: c'est probablement parceque vous étiez occupé de la chasse dont je viens de parler, que la noble et lumineuse idée de plaisanter sur un fusil de chasse vous est venue à l'esprit.

Le reste de votre lettre ne ressemble pas mal à ces disputes d'enfants, dans lesquelles, ne sachant que dire, ils se renvoient la même injure: 'Tu es un menteur.—non c'est toi qui es un menteur.—tu es un policon—non c'est toi. Dans ma première lettre à votre Seigneurie, je lui dis, je lui prouve par A. et par B. qu'elle a manqué de réflexion: et dans votre réponse, vous venez me dire avec autant de grace que d'esprit: non, c'est vous qui avez manqué de réflexion. Pour l'amour de Dieu, mon cher Monsieur, à force d'étude et d'efforts n'auriez vous pu trouver quelque chose de neuf, ne fut-ce qu'un Synonyme, pour ne pas vous servir de mes propres expressions.

Pour être juste cependant, je dirai qu'il y a quelque chose de neuf dans votre réponse, quelque chose même dont je me serais bien gardé de salir ma plume. Je veux dire les plaisanteries 'Pironiennes' dont il vous a plu de nous régaler. Je vous avait fait sentir l'inconvenance de comparer une Fabrique à un 'Cabinet'. J'avais mesuré mes expressions à dessein, mais ne voyant pas qu, dans la crainte que votre indécente allusion n'ait pas été comprise, vous saisissez une demi colonne d'explications dont on vous aurait volontier fait grâce. Attendu qu'il est inutile de rendre le public confident du plaisir que vous avez de vous étendre sur ce 'Cabinet' il est encore une partie de votre lettre dont je vous laisse tout l'honneur de l'invention, c'est celle où vous me répétez que je ne vous ai pas compris. Certes, si votre écrit présente un côté plaisant c'est celui-ci. Qu'en puis-je si je ne vous comprends pas? ai-je la science infuse, pour entendre toutes les langues? parbleu, mon cher Monsieur, si vous voulez qu'on vous comprenne, rendez-vous intelligible.

Si j'étais, comme vous, possédé du démon de la chicane, je pourrais vous chercher querelle sur bien d'autres passages de votre lettre, mais comme j'ai de la charité et que d'ailleurs cela me prendrait trop de tems et de papier, je tirerai chrétiennement le voile sur vos erreurs et je ne vous ferai que le léger reproche de manquer de courtoisie. Il me semble en effet que nous ne combattons pas à 'Fair Play' et je m'explique. Vous avez établi votre champ de bataille dans les colonnes d'un des journaux qui compte le plus d'Abonnés, tandis que mes lignes de défense sont circonscrites dans l'IMPARTIAL, dont l'existence récente ne lui a pas permis d'avoir un grand nombre de Souscripteurs. Il s'ensuit que les trois quarts de vos lecteurs, qui ne lisent pas mes réponses, peuvent prendre pour de l'or pur ce qui n'est que du clinquant.

Si donc M. 'CIVIS', vous êtes, comme je le soupçonne un des astres qui font leur révolution autour de la Minerve, vous auriez bien dû faire en sorte qu'on insérât dans ses colonnes les répliques d'un adversaire qui vous est bien inférieur. C'était d'ailleurs le moyen de donner plus de témoins et par conséquent plus d'éclat à votre triomphe.

Dans le grand nombre de choses que j'aurais encore à vous dire, j'en choisis une que je ne puis absolument passer sous silence. Malgré ce que je vous ait dit dans ma première lettre, vous vous obstinez à prétendre que moi, ainsi que toutes les personnes de la campagne, qui désirent assister aux offices Solennels de votre belle Eglise, nous devons y avoir un banc. Voilà ce qui s'appelle de l'obstination, car si vous vous occupiez un peu plus de l'Eglise et de tout ce qui y a rapport, vous sauriez que, pour être propriétaire d'un banc dans l'Eglise de Montréal, il faut commencer par être 'propriétaire' dans la Ville. Or, d'après le certificat de pauvreté que vous m'avez délivré, vous savez que je ne puis remplir cette condition préalable. Excusez la leçon de la part d'un habitant.

Encore un mot et j'ai fini: quand je suis monté dans ma vieille carriole, je m'imaginai bien peu que je m'embarquais dans une discussion avec un Monsieur de la Ville. J'aime la paix et la tranquillité et vous vous souviendrez que je n'ai nullement provoqué l'attaque dont vous m'avez gratifié. Si donc je vous ai répondu d'une manière un peu rustique, ditte votre 'MEACULPA'. Vous ne pouviez rien attendre d'autre du Campagnard.

INGENUITAS.

NOTES DES EDITEURS.—Quoiqu'on nous ayons annoncé dans notre prospectus que nous n'admettions aucune discussion ou attaque violente dans les colonnes de notre journal, nous ne faisons aucune difficulté d'insérer la lettre ci-dessus, attendu qu'il n'y est nullement question de politique et que les expressions dont se sert le correspondant ne sont pas de nature à mériter le reproche de personnalité ni de provocation indécente. Puisque la lettre qui a été Critiquée par CIVIS a été insérée dans notre feuille, nous ne pourrions refuser à INGENUITAS une place à sa réponse.

L'IMPARTIAL.

VILLAGE DE LAPRAIRIE.

JEUDI SOIR, 12 FEVRIER, 1835.

Les nouvelles d'Europe sont sans intérêt et les journaux étrangers ne sont remplis que de conjectures sur les affaires du tems. Chacun raisonne suivant son opinion, ou plutôt suivant ses desirs. Dans le fait les grandes puissances se sont si mal trouvées de la longue guerre qu'elles ont soutenue contre la France, qu'il est évident qu'elles craignent une rupture, il existe d'ailleurs un levain de révolution chez presque tous les peuples et ce ne sera qu'à la dernière extrémité que les souverains se priveront des bayonnettes de leurs soldats, qui, presque partout, sont maintenant le seul moyen qui reste aux Rois pour se faire obéir. Cette considération est probablement entrée pour beaucoup dans la nomination du duc de Wellington. On sait qu'il est aimé de l'armée et son nom pourrait être d'un grand secours au pouvoir dans le cas d'une commotion en Angleterre.

Nous attendons incessamment un paquet de journaux Français et nous serons probablement à même de donner des détails sur les affaires de l'Europe dans notre prochain Numéro.

Le Parlement de la Province est toujours prorogé au vingt-un de ce mois et il ne paraît pas qu'il intention de son Excellence le Gouverneur en Chef soit de changer sa dernière disposition.

L'abondance de matières nous oblige à remettre au Numéro prochain la Communication de l'ACTUS.

Le Marquis appelle ses domestiques. Le Comte... Mon fils serait-il encore dans son appartement? On lui répond qu'on ne l'a point vu sortir. — Qu'il vienne promptement! j'ai à lui parler. Il paraît. Mon fils, j'ai fait des réflexions. Il faudrait que l'affaire se passât la nuit: on a moins d'inconvénients à redouter. Ecrivez au Chevalier, et proposez-lui de le voir dans cette allée indiquée, sur les dix ou onze heures du soir.

Le Comte veut faire quelques représentations; enfin, il cède aux volontés de son aïeul.

Dorival a reçu le billet du Comte: il se trouve à l'heure marquée. Son adversaire était déjà sur le champ de bataille: il avait même l'épée à la main, et sans proférer la moindre parole, il se mesure avec le Chevalier, qui, étonné de son peu de vigueur ainsi que de son silence, continue pourtant de se battre. Le premier reçoit un coup qui le fait tomber dans les flots de son sang. La surprise de Dorival augmente bien davantage, lorsqu'accourt à lui un homme: il reconnaît le Comte à sa voix, qui lui crie: Chevalier, eh! quelle est donc cette nouvelle affaire? — Comment! ce n'est pas vous? et... qui serait-ce? ...

L'un et l'autre tournent leurs pas précipités vers le blessé: Mon père! s'écrie le jeune homme et par quel événement, ajoute le Chevalier... Vous demandez interrompt le Marquis: c'était lui en effet, et en s'adressant à Dorival: ce qui m'a engagé à m'offrir à vos coups, car j'éprouve que mon bras a trahi mon courage? Si vous étiez père, vous ne me feriez point cette question. J'ai vu le danger du Comte, à peine sortit d'un âge dont le partage est la faiblesse: j'ai tremblé pour ses jours; je l'ai devancé, et je venais... m'immoler pour lui... j'avais pu croire que je ne succomberais point: le ciel en ordonne autrement. Approchez vous, ô vous que je dois nommer mon fils! ... qui l'étiez sans doute... je sens que je touche au terme....

Dorival ne le laisse point achever. Il s'est précipité avec le jeune homme, presque évanoui de douleur, sur le vieillard, dont il cherche à étancher le sang. Il a rejeté loin son épée. — C'est donc là où m'a conduit une aveugle fureur? à vouloir me mesurer avec le plus cher de mes amis, à égorgé son père! ô ciel!

Le Chevalier reprend son épée: il allait s'en percer le sein. Le Comte, revenu de son accablement, la lui arrache des mains. Le Marquis expirant, continue: — Ah! vivez, vivez, pour sentir toute l'horreur de votre situation, pour éviter de semblables malheurs! ... mon enfant... Chevalier, j'avais encore peu de jours à rester sur la terre: mais une longue vie peut vous être réservée à l'un et à l'autre; souvenez-vous de la consacrer au service de l'Etat. Abjurez ce brutal emportement qui nous égare au point de rougir nos mains du sang d'un ami, qui nous fait exposer une vie que nous devons à notre maître, à nos concitoyens.

Dorival et le Comte prennent, en pleurant, le vieillard dans leurs bras, le ramènent chez lui, ils réunissent tous leurs soins pour lui conserver une existence qui ne tenait plus qu'à un soupir: il l'a rendu ce dernier soupir. Le Comte et le Chevalier s'embrassent, en versant un torrent de larmes sur ce cadavre ensanglanté, et jurent tous deux de ne plus s'abandonner à de tels excès. — Revenons disent-ils pour jamais à cette atrocité. Et si l'on nous propose un combat singulier, répondons au défi, en nous présentant des premiers sur une brèche, ou en nous précipitant dans les bataillons ennemis; si nous périssons, notre mort du moins aura été utile à notre Prince et à nos Compatriotes.

MONTREAL.

[DE L'AMI DU PEUPLE, DU 7.]

La mort vient de nous enlever un des ornemens du Clergé de ce pays, M. Frs. Humbert, un des plus anciens membres du Séminaire de St. Sulpice. Nous n'osons point de lui donner des éloges trop souvent prodigués et qui d'ailleurs seraient au dessous de son mérite. Nous nous bornerons à donner sur lui quelques notices qui intéresseront, sans doute, le grand nombre de personnes qui déplorent sa perte et que nous devons à l'obligeance d'un de ses confrères.

M. F. Humbert, naquit à Chatillon les Dombes, en Bresse, (France,) le 23 Novembre, 1765. Il fit ses études ecclésiastiques au séminaire de St. Irénée, Lyon. A l'époque de la révolution française, il migra dans la Suisse Allemande, de là il passa en Canada, où il arriva en 1794, avec monsieur Roux et neuf autres prêtres de la compagnie de St. Sulpice. Il exerça d'abord le saint ministère dans la paroisse de Montréal; ensuite il fut préposé à la mission du Lac des Deux Montagnes, et la gouverna pendant 15 ans. Enfin il revint au séminaire de Montréal, où il édifia ses confrères et le public par ses rares vertus, et où la maladie lente qui le minait depuis plusieurs années, l'a enveloppé le 31 Janvier, 1835. Ses funérailles ont eu lieu jeudi, 5 Février. Un nombre considérable de fidèles y assistaient et témoignaient par leur présence l'estime et le respect qu'ils avaient pour ce digne prêtre.